

02.06.22

Jeudi 02 juin 2022.

Si je me souviens bien, il fait beau, très chaud.

Il est 13h55, je viens de me lever d'une courte sieste, je suis dans la salle de bain à me brosser les dents avant de retourner télé-travailler. J'ai reçu un nouveau PC au boulot, la veille et j'ai passé ma matinée à réinstaller des logiciels dessus, l'après-midi s'annonce dans la lignée.

Depuis le premier janvier, je suis une formation de dix-huit mois pour devenir ingénieur de développement Java. Reconversion professionnelle choisie.

J'ai déjà été développeur - il y a longtemps de ça - je pensais que ça serait facile, un peu comme le vélo - ou comme à l'école où j'avais des *facilités* - on disait ça comme ça - c'est à dire suffisamment de réussite sans devoir beaucoup travailler - j'ai déjà changé de voie professionnelle, ça s'est toujours bien passé - *je m'voyais déjà...*

Mais beaucoup de choses ont changé.

Depuis le 02 mai, je suis en alternance dans mon équipe d'accueil - trois semaines en équipe, une semaine de formation. Dans un domaine nouveau, avec une organisation du travail à laquelle je ne suis pas habitué, des gens nouveaux à apprivoiser.

Mener les deux de front est plus difficile, que ce que j'avais anticipé.

Beaucoup plus.

En bref : j'ai du mal. Et j'ai toujours autant de mal à le reconnaître ou à demander de l'aide - saloperie de fierté mal placée, foutue angoisse d'être démasqué, méprisé, rejeté parce que trop faible pour y arriver. Mes boulets habituels. Rien de nouveau sous le soleil - un soleil de juin en plein réchauffement climatique - je m'en souviens très bien, en fait, il faisait une chaleur à crever et, évidemment, chez moi ça n'est pas climatisé.

Globalement, pourtant, ça se passe bien, je ne me sens pas dépassé, je n'ai pas de craintes particulières, pas peur de l'échec, je sais que je vais y arriver. Je le sais. Mais j'ai du mal. Peut-être que je me suis un peu surestimé. Ça m'apprendra - j'en rirait sûrement dans dix-huit mois.

*Spoiler alert* : non, je ne ris pas.

En attendant, ce jour-là, je suis pressé d'y retourner.

Ça commence par le champs de vision de l'oeil droit. D'un coup, je n'ai plus que la moitié gauche. Le reste est noir, je ne vois rien. Avec une délimitation très nette au milieu, bien droite.

Je me dis que j'ai dû dormir dans une mauvaise position. Ça m'arrive parfois. La sieste dans le canapé : mauvaise idée. Je me relève avec un bras engourdi, des trucs comme ça. Un nerf qui a dû.

Même si ça, je ne l'ai jamais eu.

Aussi brutalement qu'il était parti, mon champ de vision revient.

Je n'ai pas le temps d'être soulagé.

Je me rends compte que je viens de louper un geste. Je suis en train de me brosser les dents et je viens de brosser à côté. En plus, je ne sais plus où j'en étais, si j'ai déjà brossé les dents du bas, du haut, à droite, à gauche ? Me brosser les dents est devenu compliqué.

Pas normal.

Pensée stupide numéro un : si je suis en train de claquer, je ne peux pas être découvert à poil, ce serait... Inconvenant - il fait très chaud, vous vous souvenez ? Je ne suis pas habillé.

Ou si j'arrive à appeler les pompiers. Je ne veux pas qu'ils me trouvent à poil quand même...

Je commence par me rhabiller.

J'ai du mal. J'ai les pensées au ralenti, engluées, pas concentré, les gestes très approximatifs, je sens mon bras droit en train de s'engourdir - il ne répond plus que mollement et avec une absence de tonus et de précision grandissante qui commence à m'inquiéter.

Je pense encore que ça va passer.

Je vais m'asseoir dans le canapé. Respirer un peu. Attendre que ça passe. Ça va passer. Ça va forcément passer. Il ne peut rien m'arriver. Rien de grave. Il ne m'arrive jamais rien. Même pas des trucs bénins. Rien, je vous dis. Pas à moi. À peine un mois plus tôt, j'ai eu un bilan de santé complet : en pleine forme, à part un léger surpoids, tout va bien. J'ai même enfoncé la moyenne des hommes de mon âge au test d'effort alors quoi, merde !

Ça ne passe pas.

(En vrai, j'ai fait juste un peu mieux que la moyenne, je ne l'ai pas « enfoncée » et ça fait quelques années que mon « léger » surpoids est installé et ancré, plus vraiment si léger - mais ça va, les médecins étaient unanimes : ÇA VA. Il ne peut RIEN m'arriver.)

J'ai attendu quoi dans le canapé ? Une minute ? Deux ? Pas plus.

J'ai du mal avec la mesure du temps qui passe.

Je ne sens quasiment plus mon bras droit et la jambe du même côté est en train de prendre le même chemin.

OK. Obligé de regarder les choses en face. Il est en train de m'arriver quelque chose. C'est grave ou en tous cas, ça en a l'air. Ça ne va pas passer.

Pas trop envie de claquer.

Je dois téléphoner aux pompiers.

(Maintenant, je sais que j'aurais dû appeler le 15. Mais c'est plus fort que moi : mon réflexe quand il se passe un truc, c'est les pompiers. J'ai confiance en eux.)

Mon téléphone. Où est...

C'est là que vient la pensée stupide numéro deux : les pompiers n'ont pas la clé de chez moi, comment vont-ils entrer ? Je ne veux pas qu'ils défoncent ma porte. Déjà que je vis depuis deux ans avec un store cassé parce que j'ai la flemme d'appeler quelqu'un pour le réparer, alors une porte...

Je vais aller leur ouvrir la porte.

Ensuite, je les appellerais.

Donc, je me lève.

Non.

Je tombe.

Ma jambe droite ne m'obéit plus du tout, elle ne supporte pas mon poids. Tout mon côté droit refuse de m'obéir. Poids mort, flasque et lourd. Tant qu'on en a l'usage, même diminué, on ne se rend pas compte à quel point ça peut être lourd et encombrant une jambe ou un bras. On ne réalise pas.

Alors je rampe. À la force du côté gauche. Je me traîne. Jusqu'à la porte d'entrée. Que j'arrive à entrouvrir. Heureusement que je suis grand, j'ai de grands bras. Même au sol, j'arrive à atteindre la poignée.

Voilà.

Je peux crever, ils ne casseront pas ma porte.

C'est complètement con, mais je crois qu'à ce moment j'éprouve comme une sorte de joie, de soulagement. Une sensation agréable du devoir accompli. À partir de maintenant, c'est bon. Tout va bien se passer. Ma porte est sauvée !

Quoi ?

Ah oui, le téléphone.

À tout casser, il est quatorze heure cinq - dix au grand pire, mais j'ai l'impression que la nuit va bientôt tomber. J'ai l'impression que ça fait des heures. Je commence à avoir peur. L'instant d'avant soulagé, maintenant non. Clack ! Sans transition. C'est seulement maintenant que je commence à avoir *vraiment* peur.

Le téléphone est sur la table, heureusement pas trop loin.

Je rampe jusque là. C'est de plus en plus difficile. Je me dis que si je n'arrive pas à l'attraper, je vais crever là. Heureusement que j'ai pris le temps de m'habiller. Je me demande si je serais découvert vite. Je me demande si le voisin d'en face ne va pas profiter de ma porte ouverte pour me cambrioler - mais non, il a une bonne tête, et puis pour ce qu'il y a à voler chez moi... Je me demande si le chat, une fois sa gamelle vide, ne va pas s'attaquer à moi.

Il paraît que les chats commencent par les pieds.

J'ai oublié mon fils qui est au lycée, qui doit rentrer tout à l'heure. Le chat n'aura pas le temps. Mon gamin avec qui j'ai l'impression d'avoir tellement merdé pendant des années - un beau cadeau d'adieu, non ? Le paternel vautré derrière la porte, mort ou pas loin, à deux mois de sa majorité ça aurait fait un sacré rite de passage - je ne sais plus, je crois que sur le moment, j'ai complètement oublié qu'il était chez moi cette semaine, qu'il allait rentrer, être le premier à me trouver si jamais. À la place, je pense au chat. C'est plus neutre. Le chat s'en remettra.

À un moment, plus tard, je ne sais pas trop *combien* plus tard, je suis allongé à moitié sous la table du salon. J'ai le téléphone à la main. Je ne peux plus ramper nulle part, je n'ai plus la force de trainer un demi-moi inerte et décidément trop gras.

Sur l'écran il y a : 17.

Les pompiers.

Non.

Je sais bien que non, mais c'est quoi, déjà ?

18, c'est ça.

J'ai l'impression que j'ai mis plus d'une heure à hésiter sur le numéro à appeler. Ce n'est évidemment pas le cas. Une heure ? Je ne serais pas là à écrire ça. Sans doute pas.

À ce moment-là, je n'ai de nouveau plus vraiment peur. Je sais qu'il m'arrive quelque chose de grave. Je sais que je ne peux plus me déplacer par moi-même. Je sais que je n'ai plus que quelques options, quelques actions faciles à exécuter dans un ordre précis si je veux m'en sortir. Il n'y a pas à improviser, juste à suivre le plan - ça marche, ça ne marche pas, au moins j'aurais joué mon rôle.

J'appelle. J'explique. J'attends.

Le reste n'est pas entre mes mains. Ça devrait me faire peur, au contraire, ça me soulage. La tranquillité d'esprit atavique de l'exécutant qui suit les ordres, respecte le plan.

En attendant, allongé par terre, la tête sous la table, la main crispée sur le téléphone, je me parle à voix haute pour vérifier que je n'ai pas de problèmes d'élocution. Comme une pensée magique : si je n'ai pas de problème d'élocution, alors ça va aller, ce n'est pas si grave. C'est grave mais pas *si* grave. Un ou deux médocs et demain, je serais sur pieds.

Les pompiers me rappellent. Putain d'immeuble à plusieurs entrées, je ne leur ai pas donné le numéro de la cage d'escalier. Je le donne. OK, monsieur, on arrive. Je me demande comment ils ont eu mon numéro.

Ils arrivent.

Dans un temps qui me paraît pourtant bien trop court pour gravir les quatre étages à pieds, ils sont là.

Ils sont trois (je crois).

Dans ma tête, je suis sauvé.

Ils me mettent sur un chaise, me posent quelques questions. J'ai un instant de pure panique quand je m'aperçois qu'au-delà de 06, je suis incapable de donner mon numéro de téléphone. Longtemps. Quelques secondes - les quelques secondes les plus terrifiantes de ma vie. Les secondes qui puent les séquelles, le souvenir de mon grand-père qui avait du mal à marcher et à parler après son AVC - mais putain, il avait 80 ans passés !

Et puis.

Ça me revient. J'ai envie de pleurer. Je suis soulagé. Ça me revient !

Mais je ne pleure pas.

Complètement hébété.

On embarque ce qu'on peut de mes papiers, mes clés, mes derniers résultats médicaux - le fameux bilan complet de santé - et puis en route pour l'hôpital de Poissy. Avant ça, ils m'auront descendu en me portant sur ma chaise, attaché, livide, dans les escaliers, tous les quatre étages et moi qui en suis profondément désolé - je pèse mon poids, ils ont dû en baver.

Je n'aime pas déranger.

Après, tout se brouille.

J'ai l'impression que le trajet ne dure que quelques secondes - pourtant, je le connais l'hôpital de Poissy, je sais où il est - en voiture, je mets bien une demi-heure. S'il n'y a pas trop de circulation. J'ai dû avoir une absence. Des. Et on est peut-être pas à Poissy. Allongé, immobilisé dans ce foutu brancard, je ne reconnais rien. Les endroits ne se ressemblent pas quand on les voit d'une autre perspective, faut croire.

Des gens se penchent vers moi pour me parler.

Nombreux.

Tout le monde s'affaire, ça doit être grave - le genre de truc où il faut agir vite. Gagner la course. Allez, Carter, on intube ! Peut-être même des échanges criés très vite sur ce que j'ai - mettez-le dans le box 4 - un nom de médoc qui finit par -yhl en intra et un nombre de cc - les bips des appareils de monitoring qui crient à la fois que je suis toujours vivant et que ça va probablement pas durer - on est en train de le perdre...

Non. En vrai, c'est à la fois plus calme et plus efficace.

Je crois que je regarde trop de séries.

Je les laisse s'affairer. Que voulez-vous que je fasse d'autre ? Je les regarde par en-dessous, allongé. Je n'ai même pas peur. En fait, je ne ressens pas grand chose.

Juste, je les regarde bosser.

Scanner, IRM, pour repérer le caillot. Produit de thrombolyse pour dissoudre le caillot. Surveillance, le ballet des blouses autour de moi. Ne me demandez pas dans quel ordre, le qui, le quand et les pourquoi. À un moment, j'ai deux perfs à chaque bras. On me parle. On m'explique des choses. Je dis « oui, oui » et puis j'oublie.

AVC.

J'ai fait un AVC.

À cinquante et un ans sans facteurs aggravants.

Quatre jours à l'hosto.

Le premier, alité, pas le droit de me lever. Sous surveillance étroite. Pensées blanches. Absence de. Sur le dos, impossible de me mettre sur le côté alors que je dors toujours sur le côté. D'habitude.

Et puis, j'ai le droit de m'asseoir. De poser les pieds par terre, essayer de tenir debout. Faire quelques pas, cramponné à ma perf comme un perdu. Je récupère très vite mon bras, la jambe c'est plus long. J'ai peur encore d'être toujours comme ça, d'avoir des séquelles, mais j'ai récupéré mon bras, quoi, la jambe, ça va venir.

Ça vient.

Lentement, mais ça vient.

Lentement, tout revient.

J'ai été arrêté un mois.

Je crois que c'est plus que tous les autres arrêts de travail de ma vie mis bout à bout. Je vous l'ai dit : il ne m'arrive jamais rien. Quand je suis malade, c'est un rhume. On ne s'arrête pas pour un rhume.

C'est même plus que mes plus longues vacances depuis très longtemps. Je n'ai rien d'un *workaholic* - loin de là, même - mais j'ai toujours cette ridicule petite pointe de culpabilité - même le week-end, des fois, quand j'ai remis un truc au lundi et le nombre de vendredis où j'ai remis un truc au lundi...

Bref.

Le bras s'est vite remis, la jambe a suivi, j'ai honte d'être chez moi, quoi. Y a plus grave, non ? Pourtant, dans le mois suivant qu'on m'a autorisé à prendre à 100% en télétravail, quand je fais un essai de venir bosser sur place, je me retrouve à 15h pâle comme un blanc de poulet, suant à grosses gouttes, la tête qui tourner - rentre chez toi !

Je suis rentré chez moi.

Et pour commencer à arrêter d'être fatigué tout le temps ou d'aller me coucher à 21 heures, il m'a fallu quasiment encore six mois.

Après, quand on me demande si j'ai des séquelles, je prends une voix de débile pour dire un truc genre « gnon, gnon, pas de quequelle » et on me répond avec une voix soulagée que je suis bête, tu nous as fait peur, tu sais.

Je trouve ça marrant de faire ça. C'est sans doute pas le truc le plus intelligent de ma vie et c'est probablement irrespectueux pour quelqu'un, quelque part, désolé.

Je me souviens de ma famille venant me voir. Évidemment. Finalement plus inquiets que moi. Je me souviens d'un infirmier me demandant avec insistance si j'ai envie d'uriner - non, pas vraiment - vous devriez, sinon on va devoir vous poser une sonde par l'urètre - OK - j'ai uriné, oh ça oui, j'ai uriné ! Je me souviens d'un coup de téléphone totalement absurde pour m'annoncer que la caisse de poules que j'avais commandée était arrivée et que je devais venir la chercher. (Je vous jure que c'est vrai.) Je me souviens de la perplexité des médecins devant l'absence de cause décelable à mon AVC, surtout à votre âge, monsieur. Je me souviens de prises de sang et d'examens. Et d'un grand type se tordant la cheville à Roland-Garros alors qu'il jouait plutôt bien, il aurait peut-être pu - tu parles, face à Nadal ?

Bref.

Je me souviens en kaléidoscope et dans le désordre.

Je me souviens quand même avoir complètement récupéré.

Je crois.

J'ai repris le boulot.

J'ai repris la formation.

J'ai réintégré l'équipe.

Tout le monde a été super gentil avec moi et l'est encore.

Alors quoi ?

Je ne sais pas.

Il y a quelque chose qui ne va pas.

Quand j'ai commencé à écrire - je veux dire, quand j'ai commencé *sérieusement* à écrire, que j'ai fini mon premier livre, que j'ai voulu être publié, que j'ai plaqué mes études pour me consacrer à ça - même si, soyons honnêtes, mon DEA était déjà en train de couler quand j'ai décidé ça - quand j'ai commencé à vraiment fantasmer être invité dans les émissions littéraires de l'époque - et oui, le délire est allé jusque là - quand dans ma tête c'est devenu *réel* quoi - parce que sinon, je ne sais pas vraiment exactement *quand* j'ai commencé à écrire, j'ai quelque part, dans un carton, je crois, une nouvelle de SF écrite vers 8 ou 9 ans, alors le quand...

Le quand n'est pas si important.

À un moment, je me suis rêvé écrivain faisant un peu d'informatique le week-end pour se détendre - parce que c'est marrant de coder, presque autant que d'écrire, presque - et ça, par contre, je sais exactement quand ça a commencé mais ce n'est pas le sujet.

Comme aucun éditeur ne voulait de moi, qu'attendre, ça ne paie pas, j'ai fini par chercher du boulot en informatique, après tout j'avais les diplômes pour ça et puis, j'aimais ça, c'est pas vraiment comme si j'étais parti faire équipier chez McDo.

J'ai cherché, j'ai trouvé, le temps a passé.

Beaucoup de temps.

J'ai évolué, je me suis de moins en moins amusé, je crois que c'était aussi pour ça, cette formation, retrouver un peu de.

Aujourd'hui, je suis un informaticien qui écrit un peu le week-end pour se détendre, parce que c'est marrant d'écrire. J'avais même fini par... accepter ? Fait avec, presque cessé de me ronger face à l'échec. En tous cas, je m'étais fixé une sorte d'ultimatum - un dernier bouquin, j'y croyais à celui-là, un dernier essai, un dernier éditeur et s'il ne me publiait pas, personne ne me publierait jamais, il fallait regarder les choses en face, je n'avais pas ce qu'il fallait.

J'étais persuadé que cette fois.

Six mois sans réponse valait pour un refus.

J'ai envoyé mon manuscrit fin novembre.

Calculez.